

LETTRES DE JEUNESSE
DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

A HENRI VANDEPUTTE

(*Quatrième Série*)¹

XLVIII

Cérilly, 8 Sept. 1898.

Mon ami bien aimé,

Il fait une température affreusement chaude qui m'accable. Je suis dans ma pauvre petite ville, tout seul, au milieu de tous mes vieux souvenirs. Je ne sais pas comment cela se fait, je sais encore moins pourquoi, mais je suis dans une éternelle inquiétude. C'est une angoisse particulière qui consiste en agitation, en souffrance vague, en terreurs injustifiées. Je n'ai de plaisir à aucune chose, je n'ai aucun espoir. Je souffre. C'est la première fois qu'un séjour ici ne me remet pas de toutes mes douleurs. Les jours sont affreusement longs. Le matin s'unit au soir par de l'ennui. La nuit est triste. Les feuillages me font un peu de bien orsqe le vent les fait remuer. Mais maintenant

V. les N^{os} des 1^{er} novembre et 1^{er} décembre 1910, et 1^{er} mars 1911.

il n'y a pas de vent. Ma grande forêt était merveilleuse tous ces matins, mais ce soleil lourd l'empêchait aussi de vivre. Je n'aime presque rien. Tous mes sentiments sont enfouis au plus profond de moi-même. Ma petite connaissance ne m'intéresse pas le moins du monde. Au fond, il faudrait une femme bien parfaite pour que je puisse l'aimer. Il y a en moi cette profonde douleur des personnages de Flaubert qui ont attendu trop longtemps leur idéal et qui ont usé leur âme à force de rêver. Je vois bien encore une chose qui puisse m'intéresser : c'est l'étude. Mais l'étude aride et sèche d'une science que je ferais vivre avec ma propre substance. Je pense à faire une histoire et particulièrement une histoire de l'amiral de Coligny. Il faudrait pour cela que j'aie la liberté des après-midis afin de pouvoir compulsier des documents à la Bibliothèque Nationale. Il me semble que je fouillerais dans ces vieux papiers en tremblant. Il y a au fond de moi-même un grand respect pour la science. Cela me vient de mon père qui, comme tous ceux qui savent à peine lire, a un grand respect pour les livres. Il me semble que ces recherches me consoleraient. Qui sait ? A 24 ans voici que je suis vieux comme un vieux chemin. J'ai tellement rêvé sur toutes choses qu'aucun bonheur ne m'est inconnu, j'ai tellement souffert que je n'ignore aucune souffrance. Je poursuis ma vie avec fatigue et les manifestations de l'existence